

Paulette dans ses beaux draps

Françoise Major

Number 327, Spring 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92836ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Major, F. (2020). Paulette dans ses beaux draps. *Liberté*, (327), 29–31.

Paulette dans ses beaux draps

Théâtre de l'ordinaire, le fait divers met en relief une tragédie qui, en arrivant aux autres, nous permet tantôt de savourer des désirs innommables, tantôt de méditer sur le destin. Il offre l'illusion d'un ordre en agissant d'une manière analogue à la fiction : un début, quelques protagonistes, quelques péripéties, une fin ; du sens à opposer à l'absurdité de l'existence, à un monde trop complexe, qui fuit entre les doigts.

Par Françoise Major

Le cas Paulette est l'un des faits divers les plus connus au Mexique – et aussi l'un de ses plus emblématiques. Il s'amorce, comme le souligne Cynthia Ramírez dans la revue *Letras Libres*, tel un mélodrame issu de la plus pure tradition de la *telenovela* mexicaine. (Je reprends d'ailleurs les titres des épisodes inventés par Ramírez.)

La disparition

Il est autour de huit heures du matin quand Erika Casimiro, une des nourrices de la famille Gebara Farah, ouvre une porte sur laquelle des lettres de bois colorées épellent « P-O-L-L-E-T ». Il est l'heure de réveiller la petite, il faudra bientôt partir pour la garderie. Mais Paulette n'est pas dans son lit rose, ni dans sa chambre, ni dans l'appartement. Nous sommes le 22 mars 2010 et Paulette Gebara Farah, quatre ans, est introuvable.

Déjà, les récits divergent. Selon la version des nourrices, Erika et Martha – deux sœurs – cherchent Paulette pendant que les parents ne semblent ni surpris ni inquiétés de la disparition de leur fille : c'est sans conviction que Mauricio se met à fouiller les placards, après s'être contenté de donner des indications aux nourrices pendant un long moment. Lizette boit du café, s'allume une cigarette. Dans sa propre version, Lizette se dépeint comme une mère affolée, criant le nom de sa fille, la cherchant partout, pensant déjà au pire.

L'essentiel, tout de même, concorde. Paulette ne s'est cachée nulle part, n'a pas glissé dans la piscine, n'est pas tombée dans un ravin. Il paraît pourtant improbable que la fillette, qui souffre d'un handicap physique et de dysphasie, soit allée bien loin. Mais aucun signe d'entrée par effraction ne permet d'imaginer d'enlèvement : pas de porte ou de fenêtre forcée, l'agent de sécurité et les voisins n'ont rien vu, et les caméras de surveillance, rien enregistré. C'est la sœur de Mauricio qui appelle la police.

La recherche

Puisque la famille ne reçoit pas d'appel de rançon, la thèse de l'enlèvement est officiellement écartée. Paulette est tout près. Elle *doit* l'être. Les policiers passent au peigne fin l'appartement et le complexe résidentiel cosu d'Interlomas, dans la municipalité d'Huixquilucan (État de Mexico, en périphérie de la capitale); des chiens renifleurs sont mis à contribution. On pose de grandes affiches aux abords des routes, des encarts sont distribués dans les microbus : « Aidez-moi à rentrer à la maison. » Arlette Farah, la tante de la petite, publie massivement l'avis de recherche sur les réseaux sociaux. Des célébrités le retwittent, le cas devient viral, et les médias s'excitent, font du drame un spectacle.

La mère enfile les entrevues. Elle suggère aux ravisseurs, puisqu'elle ne peut concevoir d'autre explication que l'enlèvement, de laisser sa fille dans un centre commercial, promet qu'il n'y aura pas de représailles, invoque la Vierge de Fatima. Dans l'une des entrevues les plus largement diffusées, Lizette et l'animatrice Lily Téllez sont assises, telles de vieilles copines, sur le lit rose de Paulette, caressent ses peluches. C'est un lit immense, il paraît trop grand pour une petite fille. Un lit tout neuf, précise la mère. Paulette est directement passée du berceau au lit *queen*.

La garde à vue

Les disparitions, au Mexique, sont fréquentes. Pourquoi cette histoire passionne-t-elle autant, s'accapare-t-elle la manchette ? Peut-être parce qu'elle reprend des schèmes fictionnels connus, rassurants : le drame affecte une famille aisée, blanche, comme celles des *telenovelas*, et on spéculera d'ailleurs très vite sur les trahisons qui la minent. Lizette a vu son amant à Los Cabos le week-end précédant la disparition ; Mauricio passe tellement de temps au travail, il a sûrement une liaison lui aussi ; la sœur aînée – elle s'appelle Lizette, comme sa mère – est jalouse de l'attention que reçoit Paulette ; la famille a des problèmes de liquidités et doit même de l'argent aux nounous. Et puis Lizette, qui refuse de jouer la mère éplorée, endosse sans le vouloir l'habit du bouc émissaire, campe à ravir le personnage de la méchante. Elle a failli à son rôle de mère : plus que de n'avoir pas su protéger sa fille – handicapée de surcroît –, ce sont ses yeux secs qu'on lui reproche, son ton trop posé, les mots qu'elle choisit. Lorsqu'elle parle de Paulette, elle ne dit pas « ma fille », mais « *la niña* » (l'enfant) ou « *esa chiquita* » (cette petite). Ses commentaires désinvoltés supposant que l'enfant a disparu « comme Harry Potter » ou que « les ovnis ont dû

l'emmener », ses hésitations (elle ne sait nommer les médicaments que prend Paulette) ou son insistance à mentionner combien l'état de sa fille est complexe, irritent.

Derrière cette mère et sa froideur tranquille, donc suspecte, se dessine l'ombre de Médée. Et cela, sous l'horreur apparente, est réjouissant, car on peut commenter, accuser, détester et réaffirmer sa valeur, à soi-même et aux

Lizette a vu son amant à Los Cabos le week-end précédant la disparition ; Mauricio passe tellement de temps au travail, il a sûrement une liaison lui aussi.



autres, en mettant Lizette à distance, en lui retirant son humanité (« elle est si calme, je dirais même qu'elle a l'air contente », « moi, si ma fille disparaissait, je serais folle de douleur », « assassine ! »).

Le 29 mars, la Procuraduría General de Justicia de l'État de Mexico met en garde à vue les parents et les deux nourrices pour contradictions et mensonges dans leurs déclarations.

Dans la nuit du 30 au 31 mars, vers deux heures du matin, les policiers trouvent le corps de Paulette au pied de son lit, coincé entre le matelas et la base de bois. La découverte est filmée. « Ils l'ont frappée, *giuey*, ils l'ont frappée », dit un agent. « Elle est bien putréfiée », observe un autre.

Paulette

Tout ce temps, Paulette aurait donc été là où cent personnes sont passées, ont fouillé, donné des entrevues et dormi (des amis et des membres de la famille venus offrir leur soutien se sont installés dans la chambre de la fillette). Sur les photos datant de la disparition, on remarque bien, au pied du lit, un petit renflement de l'édredon. Mais il y a aussi une entrevue filmée où on voit les nourrices replacer les draps sous le matelas, là, exactement où le corps aurait, neuf jours plus tard, été découvert.

Alberto Bazbaz, procureur de justice de l'État de Mexico, déclare dès le lendemain qu'il s'agit d'un homicide : Paulette est morte asphyxiée, et sa mère, à qui la psychologue légale Sandra Yadeum diagnostique un probable trouble de la personnalité, est la principale suspecte. Des enregistrements sont diffusés au cours de la longue conférence de presse : on y entend Lizette demander à sa fille aînée de ne pas parler de la disparition de Paulette. « Pourquoi, maman ? » « Parce

que sinon, on va nous accuser de l'avoir volée ou dire que tu l'as poussée dehors pour que quelqu'un la vole. »

Le 4 avril, contre toute attente, les parents et les nourrices sont libérés. Bazbaz expliquera que l'autopsie ne permet pas de conclure à un homicide. Il prie la population de ne pas s'impatienter : la science viendra tout résoudre.

Le 5 avril, Mauricio affirme sur les ondes de Televisa, en entrevue avec le célèbre animateur Joaquín López-Dóriga, que la mort de Paulette, « pour [lui,] n'est pas un accident ». Remettant « son âme et son cœur entre les mains [des autorités] », il ne peut garantir l'innocence de personne sauf la sienne. Lizette, interviewée par Adela Micha le même jour, dit pour sa part n'avoir jamais douté de son mari ni de sa belle-famille.

Les causes derrière le présumé filicide paraissent superflues, claires – inutile, donc, de les mentionner. Paulette était handicapée, après tout. Cela semble suffire pour que sa mère, son père, ou ses deux parents, aient eu envie de l'éliminer.

Dans les jours qui suivent, les liens des Gebara Farah avec des acteurs politiques et économiques influents commencent à faire surface. La famille de Mauricio Gebara entretient en effet un vaste réseau d'amitiés, notamment avec Alfredo del Mazo Maza et Enrique Peña Nieto, alors respectivement maire de Huixquilucan et gouverneur de l'État du Mexique (et aussi cousins). L'ancien gouverneur Arturo Montiel est également un proche ami de Mauricio et de son père; tous sont intimement liés au Parti révolutionnaire institutionnel, qui détient le pouvoir dans l'État de Mexico. Les Gebara Farah sont par ailleurs associés à la communauté juive libanaise du Mexique; c'est aussi le cas d'Alberto Bazbaz, chargé de l'enquête.

Ces intrications veulent-elles dire quelque chose ou ne créent-elles que l'apparence d'une collusion? Mauricio Gebara était-il suffisamment influent pour que les autorités agissent en sa faveur? Pour faire quoi? Dissimuler son crime? Inculper Lizette à sa place? Mais le portrait est plus complexe encore : Del Mazo Maza serait l'ami, ou l'amant, d'Arlette Farah, la sœur de Lizette.

Début mai, en entrevue avec Ana María Lomeli, Lizette affirme que les autorités l'ont torturée psychologiquement en refusant de l'informer des développements de l'enquête et en insinuant que sa fille aînée aurait tué Paulette. Elle raconte ensuite que son beau-frère Christopher lui a offert 500 000 \$ pour sortir du pays et ne plus jamais réapparaître dans leurs vies, à la suite de quoi Mauricio et le reste de la belle-famille seraient venus la frapper et la traiter de sorcière, de mauvaise mère, de possédée, tout cela devant les policiers, qui les laissaient faire. Elle répétera ces informations à la journaliste politique Ana Hernández, précisant que les policiers lui auraient spécifiquement ordonné de ne pas pleurer lors des entrevues afin d'être compréhensible. On lui aurait aussi suggéré que Mauricio avait une affaire avec Erika, évoquant les avortements de cette dernière, fouillant dans ses sous-vêtements, « très sexy, pour être ceux d'une nounou ».

C'est trop, et trop tard. Dans l'œil du public, Lizette Farah, dont les pleurs demeurent secs, est une femme désespérée, qui tente de laver sa réputation alors que tout indique qu'elle sera formellement accusée.

Et bim ! Le 21 mai, Alberto Bazbaz présente en dix minutes la conclusion de son enquête – et déclenche l'indignation

publique. Le 31 mai, avec moult avis d'experts, modélisations en 3D et reconstitutions, Alfredo Castillo, sous-procureur régional, tâche de calmer l'ire et de faire avaler à la population la « vérité légale », dans une vidéo qui prend l'allure d'un message à la nation : Paulette a glissé au pied du lit dans son sommeil et est décédée par asphyxie mécanique. Un accident. Le corps, enveloppé par les draps, a été comme « embaumé »

Quelque chose s'est brisé. La promesse tacite, celle de vivre l'horrible par procuration, a été remplacée par un effarement collectif, qui cède le pas à la colère. La catharsis ne peut advenir ; trop de questions demeurent sans réponse.



et n'a pas dégagé d'odeurs – pour preuve, il n'y avait même pas de mouches. Les chiens renifleurs ? Ils n'étaient pas entraînés pour trouver des morts mais des vivants.

Que Paulette ait été assassinée par sa mère, son père, sa sœur jalouse ou les nourrices, qu'une secte satanique l'ait sacrifiée à l'équinoxe ou qu'elle ait effectivement roulé dans son lit et manqué d'air, là n'est plus vraiment la question. Quelque chose s'est brisé. La promesse tacite, celle de vivre l'horrible par procuration, a été remplacée par un effarement collectif, qui cède le pas à la colère. La catharsis ne peut advenir ; trop de questions demeurent sans réponse.

Implications

Au Mexique, l'affaire Paulette est souvent considérée comme *una cortina de humo*, un écran de fumée utilisé pour détourner l'attention du peuple. Alors que la guerre contre les narco-trafiquants de Felipe Calderón se solde par des dizaines de milliers de morts civiles, les médias n'en ont plus que pour ce drame familial, exploité jusqu'à plus soif – une voyante établira même le contact avec Paulette *live on TV*. Cette théorie de Pierre Bourdieu (« un fait divers divertit ») est reprise par Luis Estrada dans sa comédie satirique *La dictadura perfecta*, où la couverture médiatique de la disparition de jumelles – un clin d'œil au cas Paulette – permet à un gouverneur véreux d'orchestrer son ascension à la présidence du pays.

Dans le réel, l'enquête mal menée et ce revirement de situation vaudevillesque risquent de nuire à Enrique Peña Nieto, candidat favori à la présidentielle. Mais le blâme est rejeté sur Alberto Bazbaz, qui démissionne le 26 mai.

Deux ans après les événements, et un mois avant l'élection présidentielle, Lizette Farah dénoncera les menaces de mort qu'elle reçoit sur les réseaux sociaux, au téléphone, dans la rue. « On me crache dessus. » Tenant Enrique Peña Nieto pour responsable du fiasco de l'enquête, et aussi de sa propre disgrâce, elle dit craindre qu'il la fasse disparaître s'il est élu, et réclame 531 millions de pesos (environ 40 millions de dollars) pour dommages moraux à l'État de Mexico, en vue de refaire sa vie aux États-Unis. Ses demandes incluent, entre autres, une maison de deux millions de dollars, l'achat de deux véhicules blindés tous les cinq ans, des domestiques et des gardiens de sécurité, des classes de ballet pour sa fille, des visites au salon d'esthétique et la nourriture pour ses quatre chiens – pendant trente-cinq ans. La Cour lui refusera toute indemnisation.

Trois des fonctionnaires directement impliqués dans le cas Paulette – Alberto Bazbaz, Alfredo Castillo et Luis Miranda Nava, qui était alors secrétaire général de l'État de Mexico – seront plus chanceux. Ils obtiendront des postes prestigieux dans le gouvernement d'Enrique Peña Nieto, après son élection à la présidence du pays en juillet 2012.



Le cas Paulette a commencé comme un drame intime, un mystère palpitant, une histoire somme toute simple. Il est passé de fait divers parfait à intrigue politique aux ramifications impossibles à mesurer, à comprendre ; nous sommes gardés dans le noir. Brutalement, le pays a été rappelé à un désordre plus grand que celui de la famille Gebara Farah : l'incompétence des policiers, la justice qui s'achète, les vérités fabriquées de l'État, la corruption. Au lieu de boucler la boucle, de châtier un coupable, de donner du sens, la mort de Paulette a recentré l'attention sur le chaos du monde. Son *irréparabilité*.

Après avoir été maintenu en haleine pendant deux mois, le peuple mexicain a bien compris qu'il ne connaîtrait jamais le fin mot de cette histoire. Sur internet, elle continue d'ailleurs de passionner, alimentant youtubeurs et autres aficionados de *true crime* ou de théories du complot. À ceux qui trouvent plausible la thèse de la suffocation accidentelle, on répond : « Tu ne sais rien du Mexique. »

Si on a eu l'impression de s'être fait avoir, on n'ose imaginer comment se sentent les parents des enfants disparus dont les avis de recherche hantent les murs du pays et de Facebook – ces avis qu'on fait, à force d'habitude, défiler sans vraiment les voir. ●

Françoise Major est autrice, traductrice et révisseuse-correctrice. Elle a vécu six ans à Mexico.